

RTP 525p

Prof. Gabriel PETIT, et Maurice LEUDET,
d'Alfort. du Figaro.



Les Allemands et la Science

PRÉFACE
DE
M. PAUL DESCHANEL
de l'Académie française,
Président de la Chambre des Députés.

EXTRAIT
LA SCIENCE CAPORALISÉE
Par SALOMON REINACH

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1916

525p

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient

130009



XXVI

LA SCIENCE CAPORALISÉE

Par SALOMON REINACH,

Membre de l'Institut,
Conservateur du Musée de Saint-Germain.

[M. Salomon REINACH est ancien élève de l'École normale supérieure (1876) et de l'École d'Athènes (1879). De 1879 à 1882, il voyagea en Orient et y conduisit des fouilles (à Myrina, à Cymé, à Délos). De retour en France, il fut nommé secrétaire de la Commission archéologique de Tunisie et chargé de deux missions de recherches et de fouilles dans ce pays. En 1885, il fut attaché au Musée de Saint-Germain-en-Laye (sa ville natale) dont il devint conservateur en 1902; depuis 1890, il a enseigné à l'École du Louvre l'archéologie nationale, l'histoire générale de l'art et l'histoire de la peinture de la Renaissance. En 1896, M. Salomon REINACH fut élu membre de l'Académie des Inscriptions. Depuis 1903, il dirige la *Revue archéologique* dont il est, depuis 1883, un des rédacteurs les plus actifs.

Son œuvre est très considérable; il en existe une bibliographie imprimée (Paris, 1910, 76 p.). Ses principaux travaux, qui lui ont valu la plus enviable notoriété, en France et à l'étranger, ont eu pour objet l'histoire de l'art, l'histoire des religions et l'épigraphie grecque. Ses ouvrages les plus populaires, souvent réédités, sont *Apollon* et *Orpheus*, exposés sommaires de l'histoire de l'art et de celle des religions. Il a aussi publié divers catalogues, les uns pour le grand public, les autres pour les spécialistes, du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain, ainsi que des grammaires élémentaires sur un plan nouveau (*Cornélie, Eulalie, Sidonie*).

Nul ne saurait dénoncer avec plus de compétence que M. Salomon REINACH, le caporalisme prussien sévissant, avec d'ailleurs la même intensité malfaisante, dans le domaine de l'Art et dans celui de la Science.]

Aucun savant ne peut se permettre de juger dans son ensemble la science allemande, pas plus que la science française. Même le moins spécialisé ne connaît, de ces vastes domaines, qu'un ou deux coins. Je veux jeter ici un coup d'œil sur un coin qui m'est familier, celui des études relatives à l'histoire de l'art, comprenant la formation et l'organisation des Musées; je me borne d'ailleurs à quelques observations, à quelques faits qui me paraissent significatifs.

Il serait vain d'instituer, à ce sujet, une comparaison entre l'Allemagne et la France, car ces comparaisons sont toujours boiteuses. Pourtant, il est une vérité générale qui me semble évidente. La France l'emporte par les synthèses, les grandes œuvres individuelles; l'Allemagne, par les travaux de détail et les œuvres collectives. La science française a plus d'initiative, la science allemande plus de méthode. Si la science allemande éveille souvent l'image d'une armée, avec ses cadres au complet et sa discipline, la science française fait songer trop souvent à une académie de hauts gradés, qui travaillent bien, mais chacun pour son compte, sans savoir se tenir les coudes et s'entr'aider. Je pourrais appuyer cela de nombreux exemples; les gens compétents les connaissent comme moi.

Ce sur quoi je veux insister un peu, c'est le changement qui s'est produit dans la science allemande (dans le coin que j'ai désigné) depuis 1880 environ, et qui n'a contribué ni à la rendre plus aimable, ni à accroître « l'efficacité » dont elle se prévaut.

Les causes de ce changement sont la centralisation croissante des hautes directions et commissions à Berlin, en contact avec les pouvoirs politiques ; l'effet, c'est la pénétration de plus en plus intense du prussianisme dans le germanisme, le ton et les allures du caporalisme et de la bureaucratie introduits partout, surtout là où ils n'ont que faire. Ceux qui ont fréquenté un grand nombre de savants allemands ont tous noté la différence entre ceux qui s'étaient formés avant 1870 et ceux qui se sont formés depuis 1880 ; l'influence fâcheuse des seconds s'est exercée quelquefois sur les premiers. Les Allemands savent cela eux-mêmes et en conviennent volontiers, même par écrit.

Le plus grand archéologue de l'Allemagne, Wolfgang Helbig, mort en octobre 1915 à l'âge de soixante-quatorze ans, écrivait il y a quatre ans, racontant sa vie¹ : « En 1888, je séjournai assez longtemps à Paris. Les relations aimables et correctes, que l'on peut attendre des savants français, firent sur moi une impression d'autant plus sympathique, que, l'année précédente, j'avais eu affaire à des professeurs allemands *de la coupe bureaucratique moderne*, dont les formes sociales laissent à désirer. » Helbig avait

1. *Ny-Carlsberg g-yptothek*, Copenhague, 1911, p. xiii.

été, pendant des années, un des deux secrétaires de l'Institut archéologique de Rome, qui publiait des recueils d'articles en trois langues et, fondé en 1829 par des savants de diverses nationalités, avait conservé, malgré une germanisation légale, quelque chose de son caractère international. Écoutons encore Helbig¹ : « Déjà, dans les années qui suivirent 1871, la Direction Centrale de l'Institut s'était ouverte à des personnalités dont l'horizon était infiniment plus borné que celui des membres qui, jadis, y donnaient le ton. Dès que ces hommes nouveaux eurent conquis la majorité dans la Direction Centrale, ils infligèrent à l'Institut un règlement bureaucratique qui était contraire à ses traditions, et se servirent, à l'égard des secrétaires, d'un langage auquel Henzen et moi n'étions pas habitués. C'est pourquoi, en 1887, nous prîmes notre retraite. Henzen mourut peu après, sans doute en partie du chagrin qu'il éprouvait de voir ébranler les fondements sur lesquels avait reposé l'activité de toute sa vie. »

Henzen était, comme Helbig, un Allemand de l'ancienne école, ce qui ne veut pas dire un homme exempt de préjugés germaniques, mais signifie tout au moins un savant courtois, qui ne se croit pas tenu de singer le ton de commandement et l'insolence des officiers nobles. Helbig, qui abhorrait ces manières chez ses compatriotes plus jeunes, m'a souvent écrit et parlé à ce sujet; le mot de *caporalisme* alternait, sous sa plume et sur ses lèvres, avec celui de *muflerie*, qu'il

1. *Ibid.*



en faisait synonyme. Ayant appris le français avec nos soldats de la division de Rome, avant 1870, Helbig s'exprimait dans une langue énergique et colorée.

Bien que plus affecté que lui de ce qu'on peut appeler le « mal prussien » (il l'a prouvé, non sans scandale, en 1870), Mommsen, ennemi juré de Bismarck, resté l'ami intime d'Helbig même après la disgrâce de ce dernier, n'abhorrait pas moins tout ce qui portait atteinte à l'indépendance de la science et des savants. Il parle quelque part — en latin — de ces hautes régions au-dessus des nuages qu'habitent ceux qui se livrent aux études libérales dans un esprit vrai de liberté. J'ai rencontré des dispositions analogues chez d'autres amis d'Helbig, également hostiles aux bureaucrates et s'en plaignant dans leurs écrits et leurs propos; l'un d'eux, hélas! a signé l'odieux manifeste des 93 et s'est montré ainsi atteint lui-même de la maladie qu'il dénonçait. Je ne sais ce qu'aurait fait Adolphe Furtwaengler, le premier archéologue de son temps, mort en 1907. Il y avait en lui du caporalisme, mais il le condamnait chez les autres. Il quitta le Musée de Berlin parce qu'il ne pouvait pas supporter le ton qui régnait là; il ne se gênait pas de le dire, affirmant bien haut qu'il était Badois et non Prussien. Mais il avait, lui aussi, pris des habitudes et des allures agressives; comme tant d'Allemands du sud, il était à moitié prussianisé.

Dans les études sur l'art antique, l'influence de la génération de 1860, relativement libérale et tolérante, s'est longtemps fait sentir à titre de contre-poison; les derniers maîtres formés en ce



temps-là viennent seulement de disparaître. Leurs successeurs se distinguent, à leur dam, par une intempérance d'affirmation, un abus de l'hypothèse et une affectation de langage « coupant » (*schneidig*) qui agacent leurs lecteurs. Ces gens se croient d'ailleurs, à la différence de leurs maîtres, supérieurs aux savants étrangers qu'ils s'abstiennent de citer et même de lire ; il leur arrive aussi de les avoir lus, mais de ne les point citer, considérant les idées des Welches comme « de bonne prise ». Ces procédés, joints à l'activité de la librairie allemande, ont accredité, dans certains pays novices, l'idée que l'archéologie est une science essentiellement germanique, erreur dont les universités de ces pays commencent à revenir, mais lentement.

Pour l'étude de l'archéologie du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, l'Allemagne était fort en retard sur la France et l'Italie ; c'est seulement depuis 1870 qu'elle a essayé de regagner le terrain perdu. L'homme qui personnifie, aux yeux des Allemands, cette partie de la science du passé, dont les Musées sont l'indispensable complément, est Wilhelm Bode, né en 1845, aujourd'hui « Son Excellence Herr von Bode » directeur du Musée de Berlin, puis de tous les Musées allemands. C'est un polygraphe qui sait beaucoup de choses et en sait quelques-unes très bien. Il a une force de travail extraordinaire ; il écrit clairement. C'est aussi le type le plus accompli du fonctionnaire prussien, prétendant à l'infailibilité des pouvoirs dont il a reçu l'investiture, dépourvu de goût, mais imposant tyranniquement son absence de goût, tour

à tour chambellan et caporal, doucereux et hautain, ne regardant pas aux moyens et faisant litière de tout scrupule quand son ambition ou l'intérêt de son service sont en jeu. Ce connaisseur célèbre n'a pas le sentiment de la *qualité*; Morelli le lui reprochait dès 1880; il en a donné depuis des marques mémorables. C'est lui qui acheta, comme œuvre de Léonard, un buste anglais en cire de 1846 et qui, mis en présence de mille preuves de son erreur, y persévéra obstinément, usant de menaces et de représailles à l'encontre de ceux qui eurent l'audace de le contredire, faisant même intervenir Guillaume II et lui suggérant des assertions absurdes pour imposer silence à la critique¹. Un seul savant notable, en Allemagne, osa le contredire ouvertement; c'est qu'il était conservateur du Musée d'une ville libre. Quand la cause fut entendue, je dis à un connaisseur allemand: « Je pense que Bode va maintenant offrir sa démission; l'Empereur la refusera en lui donnant une décoration de plus. » « Quelle erreur! me répondit le Germain (du sud), est-ce que vous croyez qu'une Excellence prussienne peut s'être trompée? Jamais Bode n'avouera; s'il le voulait, on ne le lui permettrait point. »

Ce même Bode a pourvu de certificats d'authenticité, écrits de sa main, que j'ai vus, des douzaines de tableaux de second et de troisième ordre, œuvres d'école qui, munies de ces apostilles, ont fait un beau chemin dans le monde. Ce

1. Voir l'histoire détaillée de cette affaire dans la *Revue archéologique*, 1909, II, p. 416-430, et 1911, II, p. 368.

n'est pas, je me hâte de le dire, qu'il soit vénal ; mais il a, au fond du cœur, le mépris des hommes. En délivrant ces certificats, il se concilie la faveur des marchands : c'est l'essentiel. Qu'importe si quelque Yankee trop riche paye une de ces croûtes beaucoup trop cher ? D'ailleurs, il ne paye jamais trop cher, puisque, avec la croûte, il acquiert le certificat de Bode, haut fonctionnaire prussien, ce qui est d'un prix inestimable.

Mais malheur au collectionneur, au directeur de Musée qui ne prend pas l'avis de Bode ! Il y a quelques années, une importante réunion d'œuvres d'art passa de Rome à Baltimore. Bode n'avait pas été consulté ; des gens qu'il n'aime pas l'avaient été en son lieu. Que fit Bode ? Il écrivit, au sujet de cette collection, un article diffamatoire et déclara que toutes les acquisitions récentes des Américains ensemble ne valaient pas le Musée Dutuit¹. Plus tard, les Américains ayant commencé à le consulter, il écrivit tout le contraire et montra l'Europe dépouillée par l'Amérique de ses trésors.

Même conduite, plus récemment, envers le nouveau Musée de sculpture de Francfort. Le Conservateur, fonctionnaire d'une ancienne ville libre et d'humeur peu servile, avait voulu *far da se* ; il avait refusé, malgré la recommandation de Bode, de payer cher une médiocre sculpture allemande moderne. Conséquence : un article violent, une bordée d'injures contre le nouveau Musée, où les belles choses étaient traitées de pacotille

¹ Voir *Chronique des arts*, 1903, p. 164 et suiv.

surpayée, tout ce qu'il fallait pour perdre le Conservateur qui répondit de bonne encre — et garda sa place¹.

Bode réussit mieux avec son collègue von Tschudi, admirateur intelligent de l'art français, qui avait réuni à Berlin, dans le Musée d'art moderne qu'il dirigeait, de belles œuvres de notre école de 1830 et de l'école impressionniste. Bode sut qu'il flattait le pouvoir et pouvait compter sur son appui en dénonçant un apôtre du goût français : Tschudi dut se retirer.

J'ajoute que Bode — savant éminent à bien des égards, je le répète, et dont il serait stupide de méconnaître les services — sera considéré un jour, peut-être prochain, comme le bourreau des Musées enrichis par lui. Toute peinture y est nettoyée à fond, polie, repolie, de façon à ressembler le plus possible à une copie d'hier. Bode a été le protecteur, tant en Allemagne qu'au dehors, d'un technicien surnommé l'« équarisseur de tableaux » (*Bilder-Schinder*). Cette manière d'astiquer à outrance est-elle encore un trait de caporalisme chez ce savant ?

Lorsque la guerre éclata, un de mes amis écrivit à un critique d'art d'un pays neutre pour lui dire son indignation des procédés de l'Allemagne, mélange de violence tyrannique et de duplicité ; il en accusait le parti des hobereaux. « Vous vous trompez, répondit l'étranger ; les vrais coupables sont les intellectuels façonnés au moule prussien. Récapitulez vos justes griefs contre l'Allemagne : *n'est-ce pas du plus pur Bode ?* »

1. Voir *Revue archéologique*, 1910, II, p. 163.



Il n'est pas inutile d'appeler l'attention sur les vices d'une science bureaucratisée et caporalisée, subordonnée à des fins de domination, à des intérêts de caste. D'abord, parce qu'il est bon d'y voir clair ; puis, parce que le mauvais exemple du voisin est une leçon. Organisons mieux notre science, je le veux bien, mais que le Ciel et le génie français nous gardent d'y introduire un principe qui ne soit pas l'amour de la vérité.

